

## **Marqueurs discursifs des langues romanes: Approches croisées**

**MERCEDES BANEGAS SAORIN**

Univ. Valenciennes, EA 4343 - CALHISTE  
Campus Mont-Houy  
F-59313 Valenciennes, France  
E-mail: mercedes.banegassaorin@univ-valenciennes.fr

**VERONIQUE LAGAE**

Univ. Valenciennes, EA 4343 - CALHISTE  
Campus Mont-Houy  
F-59313 Valenciennes, France  
E-mail: veronique.lagae@univ-valenciennes.fr

Les marqueurs du discours constituent un sujet récent dans l'histoire de la linguistique et l'intérêt croissant pour ces unités s'est traduit par de nombreux travaux à la suite notamment de Gülich (1970), Ducrot (1980), Roulet *et al.* (1985), Schiffrin (1987), Portolés (1998), Fraser (1999), Dostie (2004), Hansen et Rossari (2005), Fischer (2006), aussi bien pour l'anglais que pour le français, l'espagnol, l'allemand ou l'italien. Or, il s'agit d'un domaine qui reste ouvert car il n'y a pas de consensus dans la littérature existante quant à la définition des notions et la nomenclature (*marqueurs discursifs, connecteurs, opérateurs*).

Les marqueurs discursifs sont des unités qui agissent au-delà de la proposition, au niveau du discours, dans des interactions orales ou textuelles, et leur étude se situe à l'intersection de différents champs de recherche linguistiques: sémantique, pragmatique, argumentation. Les approches méthodologiques et théoriques sont très variées dans les différentes communautés scientifiques et de nombreux ouvrages collectifs et numéros thématiques de revues y ont été consacrés ces dernières années. Citons parmi d'autres Paillard et Ngan (2012), Gómez-Jordana et Anscombe (*Langue française*, 2015), Vazquez Molina (*Scolia*, 2016) pour le français, Drescher et Frank-Job (2006), Rodríguez Somolinos (*Langages*, 2011), Borreguero Zuloaga et Gómez-Jordana (2015) pour les langues romanes, Aijmer et Simon-Vandenberg (2006), Hancil (2011) pour une grande diversité de langues indo-européennes.

La présente publication est constituée de contributions de chercheurs internationaux (France, Espagne, Roumanie, Portugal), spécialistes de plusieurs langues romanes: français, portugais, italien, espagnol, roumain, catalan, occitan, picard. La pluralité et la diversification des langues et des marqueurs traités, des perspectives (diachronique, synchronique, monolingue ou comparative) entre plusieurs langues romanes, permet de montrer la façon dont les valeurs modales, sémantiques, pragmatiques, interactionnelles et argumentatives sont codifiées. L'échange des idées et des approches met en évidence le degré de similitude et de divergence entre les marqueurs de ces langues.

Les articles composant ce volume abordent les marqueurs discursifs selon divers points de vue: celui de Gonçalves et Valentim est d'ordre théorique, prônant d'allier une approche énonciative et une approche textuelle dans l'étude de ces marqueurs. Plusieurs mettent en contraste deux langues romanes (Banegas Saorin et Ciry, Camugli, Cuenca et Visconti, Dagnac); ces mises en contraste permettent d'étudier les différents degrés de pragmatification, les possibilités

distributionnelles ou de déterminer le rôle joué par la position dans l'énoncé sur le sens interlocutif véhiculé. Enfin, plusieurs marqueurs d'une seule langue sont étudiés dans trois contributions dans le but de déceler leurs points communs et leurs divergences en termes de grammaticalisation, de figement (Bach), de saisir à quel niveau d'organisation discursive ils interviennent (Pop), d'établir une typologie des marqueurs discursifs en situation de diglossie (Sibille). Le volume débouche sur une ouverture du côté des formules propositionnelles stéréotypiques avec la contribution de Gómez-Jordana.

**Matilde Gonçalves** et **Helena Valentim** consacrent leur contribution aux marqueurs discursifs de reformulation en portugais, mais elles commencent leur étude en évoquant une question plus générale. Elles posent en effet le problème de la définition et de la délimitation de cette catégorie de formes linguistiques en insistant sur leur hétérogénéité et sur l'insuffisance des critères qui ont été proposés dans différents cadres théoriques. Ce faisant, elles mettent en doute l'existence même d'une telle catégorie – une même forme linguistique pouvant présenter un emploi discursif et un emploi non discursif – et plaident en faveur d'une méthode d'analyse des marqueurs discursifs alliant une approche énonciative telle qu'elle est développée dans le cadre de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives et une approche textuelle fondée sur l'Interactionnisme socio-discursif.

La méthode qui est présentée dans les sections 2 à 5 de l'article est appliquée ensuite à un certain type de marqueurs discursifs du portugais – les marqueurs de reformulation – dans leur interaction avec deux activités langagières très différentes, réalisées respectivement dans des textes académiques et dans des textes humoristiques. Il s'agit de deux pratiques sociales distinctes qui s'opposent notamment par leurs objectifs communicatifs, de telle sorte que les procédés de reformulation y remplissent un rôle différent. Ainsi la reformulation a-t-elle fondamentalement une valeur explicative dans la pratique académique et elle s'y manifeste par deux fonctionnements opposés, soit par expansion, soit par condensation. Dans la pratique humoristique, les auteures observent au contraire une reformulation non paraphrastique simulée et détournée, en ce sens qu'elle n'atténue guère le caractère dépréciatif des termes formulatifs et ne mène donc pas à une formulation plus acceptable socialement.

Matilde Gonçalves et Helena Valentim en concluent à un niveau plus général que l'objectif communicatif du texte et l'activité langagière dans laquelle il s'insère conditionnent tant le choix des formes linguistiques (en l'occurrence, des marqueurs discursifs de reformulation) que la valeur que ces formes acquièrent au sein du texte.

Dans leur contribution, **Mercedes Banegas Saorín** et **Guillaume Ciry** proposent une approche contrastive entre l'espagnol et le français à partir d'une description des stratégies en œuvre lorsqu'un sujet parlant emploie le marqueur discursif français *si vous voulez / si tu veux*. En effet, le sens de ce marqueur discursif français ne sera pas le même selon qu'il occupera la position finale, médiane ou initiale dans l'énoncé hôte. De fait, la place joue un rôle décisif dans le maintien des sèmes à l'origine de ces constructions pragmatialisées.

Littéralement, *vouloir* (fr.) et *querer* (esp.) expriment la volonté du sujet d'énonciation et la conjonction *si* signale que le dire de l'énonciateur n'est que potentiel et ne sera validé que si l'interlocuteur le veut effectivement, *si* étant un "outil de bifurcation". À ce stade, le marqueur discursif français trouve son équivalent espagnol sous la forme *si quiere(s)*.

Ainsi, en position finale, ces marqueurs discursifs, en français comme en espagnol, ouvrent un espace mental de la condition dans lequel le co-locuteur rentre par captation. Il a alors le choix de valider ou non le dire, ce dernier coïncidant ou ne coïncidant pas. La bifurcation peut donc se faire équipotentiellement dans un sens comme dans un autre. En position médiane, les marqueurs discursifs *si vous voulez / si tu veux* et *si quiere(s)* continuent à ouvrir un espace mental de la condition en interrompant la linéarité du discours. L'espace mental est alors plus intersticiel qu'en position finale, soit parce que le locuteur cherche à atténuer un dire trop audacieux, soit parce qu'il n'est pas entièrement satisfait de son dire. Dans cette configuration, la captation vise stratégiquement à détourner l'attention du co-locuteur pour ne pas perdre la face et pour que la communication puisse se poursuivre dans des conditions acceptables.

Lorsque le marqueur discursif se trouve en position initiale, l'équivalence *si vous voulez / si tu veux* et *si quiere(s)* n'est cependant plus aussi symétrique. Les auteurs ont en effet trouvé deux équivalents espagnols pour *si vous voulez / si tu veux* en position initiale: *si quiere(s)* mais aussi *bueno*. À l'initiale, les trois marqueurs, en français comme en espagnol, sont essentiellement employés dans des contextes argumentatifs: ils ouvrent cette fois un espace de capture – de séduction – de l'interlocuteur qui permet au locuteur de mieux asseoir son opinion. Or, tandis que *si quiere(s)* conserverait une partie de sa fonction atténuative qui porterait sur la propre conviction du Locuteur 1 qui n'est pas tout à fait partagée par le Locuteur 2, on recourt à *bueno*, comme à *si vous voulez / si tu veux*, en position initiale, lorsque la dissension est réelle et les enjeux forts, le locuteur cherchant à prendre à tout prix le dessus sur son interlocuteur. Il est à noter que *bueno* en espagnol, est plus répandu que *si quiere(s)* dans la mesure où il est plus pragmatiqué et où il présente une valeur illocutoire plus forte. Cette étude contrastive, enfin, permet d'affirmer que la forme *si vous voulez / si tu veux* représente deux marqueurs discursifs distincts, l'un traduisible par *si quiere(s)* et l'autre par *bueno*.

**Catherine Camugli Gallardo** adopte également une perspective contrastive en examinant deux morphèmes italiens, *quindi* et *dunque*, qui sont considérés couramment comme des équivalents du marqueur *donc* français, ce rapprochement étant d'autant plus évident pour *dunque* qui partage la même étymologie. L'étude se fonde sur un corpus de 300 occurrences issues de sources diverses: corpus italiens monolingues (transcription d'échanges oraux, bases de données journalistiques) et corpus bilingues d'ouvrages traduits (romans et essais italiens, bandes dessinées françaises).

Dans un premier temps, l'auteure pose le cadre méthodologique et terminologique dans lequel elle se situe et rappelle l'émergence et l'évolution sémantique

des deux marqueurs italiens, *dunque* étant à l'origine temporel et orienté vers le présent alors que *quindi* était spatial et prospectif. Puis elle présente des données chiffrées relatives au corpus, qui font apparaître une répartition assez large et équilibrée des deux formes, le corpus oral et la presse présentant toutefois une plus grande fréquence de *quindi*. L'étude du corpus bilingue révèle en outre que *donc* n'est pas la seule traduction française utilisée pour les deux marqueurs italiens puisqu'on trouve également *alors* pour *dunque* et *par conséquent*, *puis* et *ensuite* pour *quindi*.

La troisième partie est consacrée aux emplois de *dunque* et de *quindi* en tant que conjonctions de coordination consécutives et en tant que connecteurs textuels ou introducteurs méta-discursifs. Il en résulte que, s'ils ont en commun de pouvoir fonctionner comme connecteur conclusif et d'exprimer la consécution, *dunque* marque plutôt la consécution contingente, l'inférence ou la fin d'une parenthèse au niveau textuel, alors que *quindi* marque une consécution nécessaire ou une relation méta-discursive. En d'autres termes, ce dernier établit une relation de consécution factuelle, "rationnelle", contrairement à *dunque* qui est toujours associé à une prise en charge forte de la part de l'énonciateur.

Cette répartition se retrouve également dans leurs emplois comme marqueurs discursifs. En effet, *dunque* est proche de *donc* lorsqu'il fonctionne comme marqueur illocutoire dans des contextes injonctif et interrogatif, qui requièrent une empathie avec l'interlocuteur. Les deux marqueurs partagent les fonctions interlocutoires de balisage et de reprise de tours de paroles, mais *dunque* peut également exprimer l'opposition interpersonnelle, valeur qui se traduit plutôt en français par *alors* et non par *donc*. Enfin, Catherine Camugli Gallardo montre que *dunque* et *quindi* conservent dans ces emplois de marqueurs discursifs leurs valeurs sémantiques originelles.

Dans le travail de **Maria Josep Cuenca** et **Jacqueline Visconti**, un parcours diachronique de *ans* du catalan et de *anzi* de l'italien montre comment ces deux unités se sont éloignées progressivement de leur étymon latin *ANTE* et ont acquis de nouvelles valeurs. Cette évolution répond à un schéma où l'image conceptuelle véhiculée par *ANTE* est projetée du domaine spatial au domaine temporel, puis à celui de la comparaison et du contraste.

Le corpus du catalan reflète la perte de sa valeur médiévale de conjonction et d'adverbe, elle-même héritée du latin, et une augmentation progressive de son emploi en tant qu'élément constitutif des marqueurs du discours *ans bé* et *ans al contrari*. *Ans* a développé aussi une corrélation avec *també*. Or, parmi tous ces usages attestés, le seul qui s'est consolidé dans la langue actuelle est *ans al contrari*, qui est un connecteur parenthétique à contenu adversatif. De son côté, la forme italienne *anzi* s'est défaite de ses emplois adverbiaux et n'a conservé que son usage contrastif, en particulier celui de reformulateur non paraphrastique et donc de connecteur parenthétique, à l'instar de son homologue catalan.

Même si la forme italienne est restée autonome tandis que la catalane s'est renforcée sous forme de locution, toutes deux ont convergé vers un domaine sémantique plus abstrait que dans la langue ancienne, ce qui est propre aux marqueurs discursifs. De même, ils ont développé de nouveaux emplois modaux

qui permettent leur apparition en position finale “suspendue”, le second terme restant implicite, et même en position isolée.

Dans l'article d'**Anne Dagnac**, la forme *toudis* du picard est comparée à la forme *toujours* du français. Toutes les deux ont des emplois adverbiaux et pragmatiques. A propos des premiers, l'auteure montre que, dans leurs usages “réguliers”, qu'ils soient permanents, itératifs ou génériques, *toujours* et *toudis* expriment une quantification universelle sur le temps. Dans leurs emplois persistants – ceux qui n'impliquent pas de quantification universelle –, *toujours* et *toudis* expriment que l'assertion a été valide et qu'elle est en cours de validité à l'instant *t*. Les deux unités sont donc sémantiquement proches de *encore* / *cor* et susceptibles d'être reformulées par ‘continuer de /à’. Sous la négation, à portée étroite ou à portée large, *toujours* et *toudis* ont les mêmes équivalents syntactico-sémantiques: *jamais* / ‘jamoais, jamoué’ pour la première et *pas toujours* / *pont toudis* pour la seconde.

Or, les deux adverbes de temps du picard et du français ne présentent pas les mêmes possibilités de distribution dans deux types de contexte. D'une part, Anne Dagnac constate que parfois la négation interne ou à portée étroite se fait en inversant l'ordre utilisé pour la négation externe ou à portée large des emplois persistants: *toudis poent* (*toudis*+NEG) en plus de *ne...pus*. La position de l'adverbe de temps et du marqueur de négation est donc relative en picard. D'autre part, *toudis* s'emploie en combinaison avec l'adverbe *cor* (‘encore’): *cor toudis* et *toudis cor*, équivalents sémantiquement des collocations françaises *encore et toujours* et *encore toujours*; en revanche un emploi de *cor toudis* avec le sens d'itération habituelle d'une situation fait prédominer le sens de *cor* et manque d'équivalent formel en français: il signifie ‘à nouveau’.

En tant que marqueurs du discours, *toujours* et *toudis* présentent trois valeurs en commun: scalaire, assertif et concessif. En effet, ils permettent d'évaluer la situation en fonction d'une échelle de bénéfice et sont donc scalaires, paraphrasables par ‘déjà’ ou ‘au moins’ / ‘déjo, dja’ et ‘mwen’. Les emplois assertifs de nos deux marqueurs apparaissent associés à un contexte modal; ils “justifient l'accomplissement d'un acte futur en disant qu'il n'engage à rien” (*tu peux toujours courir* / *t'es peux toudis courir*). Enfin, parasyonymes de ‘en tout cas, toutefois’ / ‘tout'fos’, ce sont des marqueurs concessifs.

Mais ils ont aussi des emplois pragmatiques différents: le marqueur du français connaît un emploi de continuité thématique qui n'est pas représentée dans les corpus du picard. En revanche, sont comparables les locutions *toujours est-il* et *toudis est-il*. Le connecteur complexe *toujours est-il que* structure le discours accompagnant une relance thématique, soit avec une assertion (“ce qui est sûr, c'est que...”), qui résulte en diachronie de sa valeur scalaire, soit avec un retour au thème principal (“l'essentiel, c'est que...”). Ces mêmes valeurs se retrouvent en picard, mais sous forme de variantes *libres* de même contribution sémantique: *toudis est-i que*, *toudi est-ti*, *ch'est toudis que*, *toudi est-y*, *toudis que*, *toudis eq*, dont l'attrition phonétique de certaines serait un indice de pragmatification; d'ailleurs, elle pourrait résulter de la topicalisation, sous la forme ADV+que,

d'un *toudis* pragmatique intégré à la proposition: il pourrait s'agir là de la pragmatification de la grammème *toudis* à emploi scalaire ou concessif ou de l'influence de *toudis est-i que*. Hypothèses qui restent à corroborer dans des études diachroniques ou comparatives avec l'emploi de *toudis* dans de plus amples aires géographiques ou encore avec la forme picarde *tojours*.

C'est à une autre langue minoritaire que s'intéresse **Jean Sibille** dans sa contribution. Il y étudie l'utilisation des marqueurs discursifs dans le parler occitan de Sénailac-Lauzès (Lot) à partir d'un corpus oral enregistré. Dans une première partie, il établit le cadre conceptuel dans lequel se situe son étude en précisant la définition d'un certain nombre de notions centrales pour son propos, à savoir *marqueur discursif*, *modalité*, *modalité épistémique* et *évidentialité*. Ensuite sont examinés trois ensembles de marqueurs discursifs: les marqueurs discursifs du français, les marqueurs discursifs autochtones non propositionnels et les marqueurs discursifs autochtones propositionnels.

Une des particularités des marqueurs discursifs utilisés dans le discours en occitan est en effet que les marqueurs proprement occitans (autochtones) y coexistent avec des marqueurs du français, souvent sans adaptation phonologique. Ceci est la conséquence de la situation de diglossie que connaît l'occitan depuis des siècles. Ces marqueurs discursifs empruntés au français sont évoqués dans la deuxième partie et il apparaît qu'ils assument en occitan sensiblement les mêmes fonctions qu'en français.

Parmi les marqueurs discursifs autochtones l'auteur distingue les non propositionnels, inventoriés dans la section 3, des propositionnels (section 4). Ces derniers consistent en une forme verbale finie ou en une proposition contenant une forme verbale finie. Jean Sibille propose un inventaire des différents marqueurs discursifs autochtones relevés dans le corpus en étudiant les différentes valeurs (phatique, modale, évidentielle) qu'ils y prennent. Il en conclut que les marqueurs discursifs jouent un rôle essentiel dans le discours, aussi bien du point de vue pragmatique que du point de vue de la structuration du discours. Enfin, il observe que les enchaînements de plusieurs marqueurs discursifs, remarquablement fréquents dans le corpus, mériteraient une étude ultérieure plus approfondie.

**Carme Bach** compare quatre marqueurs de reformulation paraphrastique (MRP) du catalan: *és a dir*, *o sigui*, *dit d'una altra manera* et *en altres paraules*. Dans le but de déceler s'il s'agit d'une classe homogène de marqueurs, elle analyse le degré d'équivalence que les énoncés reliés entretiennent, les instructions de second niveau véhiculées par chaque marqueur, ainsi que leurs degrés de grammaticalisation respectifs.

Ainsi, *és a dir* relie la plupart du temps deux énoncés qui présentent un haut degré de similitude, mais il déploie tout son contenu de reformulateur paraphrastique lorsque leur équivalence sémantique est minimale: la présence de *és a dir* est donc indispensable, car il compense la faible similitude entre un énoncé A et un énoncé A'. Comme cela a été constaté dans plusieurs langues, les marqueurs du type *és a dir* font partie des reformulateurs les plus utilisés, qui sont

issus de la grammaticalisation d'une phrase attributive, ayant parfois un déictique comme sujet (angl. *that is to say*, fr. *c'est-à-dire*) et un syntagme ou une proposition jouant le rôle d'attribut. *És a dir* peut véhiculer, en plus, des instructions de second niveau: l'opération mathématique, la désignation, la dénomination, l'exemplification, l'argumentation et la contre-argumentation.

*O sigui*, formé de la conjonction disjonctive *o* et du verbe *être* au subjonctif, se démarque du précédent par le fait que l'équivalence des énoncés reliés est moins affirmée, à l'instar de son homologue espagnol *o sea*. Or, les informations de second niveau constatées sont les mêmes que pour *és a dir*, sauf la contre-argumentation.

La particularité du troisième MRP étudié, *dit d'una altra manera*, par rapport aux deux derniers, réside dans sa forme originale précédant sa grammaticalisation, à savoir, d'une part, une forme participiale – du verbe *dir* – entraînant le détachement de l'énonciateur de la reformulation réalisée et, d'autre part, le morphème *altra* introduisant une polyphonie discursive qui renforce le détachement de l'énoncé *A* vis-à-vis de l'énoncé *A'*. Quant aux instructions de second niveau, seules deux des cinq connues sont attestées: la désignation et l'argumentation.

*En altres paraules*, étant issu d'un syntagme prépositionnel, est moins grammaticalisé que les autres, puisqu'il peut présenter une variation dans la préposition (*amb altres paraules*), dans le noyau nominal (*en altres termes*) et peut recevoir un complément restrictif (*amb paraules més senzilles*). De ce fait, les équivalences qu'il établit entre les énoncés sont accompagnées de nuances – de second degré – argumentatives, conclusives ou dénominatives. En outre, le morphème *altres* introduit une polyphonie énonciative.

En bref, on observe que les deux premiers marqueurs sont plus figés que les deux derniers et que selon leur comportement discursif, ils ne sont interchangeables que s'ils véhiculent l'instruction argumentative.

**Liana Pop** propose quant à elle une étude du "marqueur d'ouï-dire" *cică* ('on dit que, dit-on') du roumain, forme désémantisée et phonologiquement réduite issue d'une forme du verbe 'dire' associée à une conjonction de subordination *se zice că* ('on dit que' + subordonnée). L'auteure évoque d'abord les problèmes de catégorisation que pose cette forme (adverbe, particule, interjection...), problèmes qui ne sont pas sans lien avec le fait qu'elle n'est généralement pas intégrée syntaxiquement à la proposition adjacente. Puis elle compare le marqueur *cică* avec la forme pleine du verbe, mettant en évidence le fait qu'ils ont en commun d'indiquer tous deux une hétérogénéité discursive, avec cette différence que le dernier élément le fait en exprimant explicitement une opération citationnelle alors que le premier (*cică*) indique seulement une valeur subjective de non-adhésion.

Ensuite, Liana Pop examine le fonctionnement de *cică* à plusieurs niveaux de textualisation (micro, méso, macro), démontrant qu'il se comporte dans tous les cas comme un marqueur pragmatique indiquant l'ouï-dire, une source tierce du dire. Ainsi, au niveau micro, il indique des opérations et des actes informatifs,

mais aussi des croyances générales, telles que des proverbes, dictons ou superstitions. Au niveau méso de l'organisation discursive, *cicā* peut signaler qu'une séquence (paragraphe, épisode) relève de l'ouï-dire, contrairement à d'autres qui l'avoisinent. Enfin, au niveau macro, il s'utilise comme indicateur de certains genres textuels "à circulation orale" tels que les contes, légendes ou histoires drôles et fonctionne dans ce cas comme un *marqueur textuel*.

Comme on l'a vu ci-dessus, Matilde Gonçalves et Helena Valentim ont posé le problème de la définition et de la délimitation de la catégorie des marqueurs discursifs en insistant sur leur hétérogénéité et sur l'insuffisance des critères qui ont été proposés dans différents cadres théoriques. Par ailleurs, il a été observé que dans plusieurs langues (français, roumain, occitan) il y a des marqueurs propositionnels ou d'origine propositionnelle (*si vous voulez, regarde, dit-on*). Le dernier article du volume aborde une locution propositionnelle qui, relevant du stéréotype, constitue – comme les marqueurs discursifs – une unité prosodique indépendante, joue un rôle au-delà de la phrase et relève de la macro-syntaxe du discours.

C'est ainsi que **Sonia Gómez-Jordana Ferary** s'intéresse à la structure *Qui dit X dit Y* et en fait une étude contrastive avec *Quien dice X dice Y* de l'espagnol. Cette étude cadre dans les théories de la médiativité et de la modalité, des stéréotypes et de la polyphonie.

La séquence française, attestée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, a fixé sa structure syntaxique au XX<sup>e</sup>. Dans ces occurrences (par exemple, dans *Qui dit Proust dit madeleine*), l'auteur constate que le substantif X et le substantif Y sont fortement liés sémantiquement par le ON-Locuteur. Ce lien est partagé par l'interlocuteur; on peut donc considérer la locution comme une unité médiative.

D'ailleurs, le locuteur présente la relation entre X et Y comme étant un stéréotype primaire, admise par toute la communauté linguistique – ainsi que la propriété de X qui est représentée par Y –, alors qu'il peut s'agir d'un stéréotype secondaire que le moule *Qui dit X dit Y* permet de créer. Cette unité s'avère être un énoncé modal polyphonique qui met en scène, d'une part, le locuteur en tant que tel s'engageant sur la vérité de l'énoncé et, d'autre part, le locuteur en tant qu'être du monde qui, lui, s'en déresponsabilise puisqu'il emprunte l'information véhiculée à la communauté linguistique tout entière.

La locution espagnole, employée davantage à l'oral (comme *quien dice una hora dice tres*), transmet rarement le sens stéréotypique. La plupart du temps le locuteur effectue une réinterprétation de X sous forme de concession. De ce fait, elle ne constitue pas un élément médiatif. Cependant, le moule *Quien dice X dice Y* fait appel à une espèce de genericité partagée entre les deux acteurs de l'énonciation. Du point de vue de la modalité, une polyphonie apportée par la structure espagnole permet à l'interlocuteur, en tant qu'être du monde, la non prise en charge du contenu de son énoncé, même si elle est plus ténue qu'en français à cause de la concession apportée par Y.

## REFERENCES

- AIJMER K. & SIMON-VANDENBERGEN, A. M. (éds) (2006): *Pragmatic markers in contrast*, Amsterdam: Elsevier.
- BORREGUERO ZULOAGA M. N. & GOMEZ-JORDANA FERARY S. (éds) (2015): *Les marqueurs du discours dans les langues romanes: une approche contrastive*, Limoges: Lambert-Lucas.
- DOSTIE, G. (2004): *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs, analyse sémantique et traitement lexicographique*, Bruxelles, De Boeck.
- DRESCHER M. & FRANK-JOB B. (éds) (2006): *Les Marqueurs discursifs dans les langues romanes. Approches théoriques et méthodologiques*, Frankfurt: Peter Lang.
- DUCROT, O. et al. (1980): *Les mots du discours*, Paris: Minuit.
- FISCHER K. (2006): *Approaches to Discourse Particles*, Amsterdam: Elsevier.
- FRASER B. (1999): "What are discourse markers?", *Journal of pragmatics* 31, 931-952.
- GOMEZ-JORDANA FERARY, S. & ANSCOMBRE, J. C. (éds) (2015): *Dire et ses marqueurs*, *Langue française* 186.
- GÜLICH, E. (1970): *Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen Französisch*, Munich: Fink.
- HANCIL, S. (éd.) (2011): *Connecteurs discursifs*, Rouen: Presses Universitaires de Rouen.
- HANSEN M.-B. M. & ROSSARI C. (éds) (2005), *The evolution of pragmatic markers*, *Journal of Historical Pragmatics* 6 (2), Amsterdam: John Benjamins.
- PAILLARD, D. & NGAN, V. T. (éds) (2012): *Inventaire raisonné des marqueurs discursifs du français, description, comparaison, didactique*, Hanoï: AUF/Edition Université Nationale de Hanoï.
- PORTOLÈS, J. (1998): *Marcadores del discurso*, Barcelona: Ariel.
- RODRIGUEZ SOMOLINOS A. (éd.) (2011): *Les marqueurs du discours: approches contrastives*, *Langages* 184.
- ROULET, E. et al. (1985): *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne: Peter Lang.
- SCHIFFRIN, D. (1987): *Discourse Markers*, Cambridge: Cambridge University Press.
- VAZQUEZ MOLINA, J. (éd.) (2016): *Des connecteurs argumentatifs aux opérateurs discursifs*, *Scolia* 30.